

Quand l'écrivain mène l'enquête...

La maison d'édition « Bleu autour » a eu la très heureuse initiative d'éditer en français quelques-uns des reportages écrits par Yachar Kemal de 1951 à 1963 pour le journal Cumhuriyet. Une interview de l'écrivain, à la fin de l'ouvrage, révèle avec quel sérieux il envisageait ce travail : « Le reportage a été l'une de mes activités professionnelles essentielles. [...] Si j'avais pu le poursuivre, j'aurais publié à ce jour plein de livres de reportages. » Selon l'écrivain, c'est à cause du « fascisme voilé » qui sévissait en Turquie qu'il n'a pu le faire.

JEAN-PAUL CHAMPSEIX

YACHAR KEMAL
PÊCHEURS D'ÉPONGES
Bleu autour, 320 p., 22 €

Kemal sillonne la Turquie, à l'époque étrangère au tourisme : « À Bodrum, il n'y a pas d'hôtels. » Il chante la beauté des paysages et décrit la peine des hommes. Les monuments seldjoukides et les églises troglodytes de la Cappadoce sont le cadre des légendes des fées invisibles mais aussi de la misère extrême du paysan anatolien, ployant sous la sécheresse et les dettes.

Les pêcheurs d'éponges forment une communauté forte et incomprise des terriens : « Ils partent en mer et ils boivent [...] il faut les sauver par humanité, c'est un devoir », et de proposer une loi qui les expédierait en Anatolie centrale, avec une terre allouée et interdiction de retourner en mer ! Kemal effectue un journalisme d'investigation en partageant la vie des populations qu'il observe. Il montre l'ambivalence des pêcheurs d'éponges à l'égard de leur métier. Entre souffrance et passion, il évoque le capitaine qui passa le premier mois de sa vie conjugale sur un bateau, et cet autre qui a perdu son fils, pêcheur lui aussi, et qui habite le versant de la montagne opposé à la mer pour ne plus la voir. Il répète inlassablement aux paysans, à propos de la terre : « Dieu vous a donné ce trésor, faites-en un paradis. »

Une peur terrible peut saisir le plongeur qui affirme parfois descendre à 80 mètres et se meut « comme un somnambule qui marche en l'air tout en agitant les bras ». L'un d'eux, qui se retrouve dans l'obscurité, jure qu'il a séjourné dans le ventre d'un énorme poisson... Les accidents de scaphandre sont nombreux avec infirmité et mort à la clef mais la mer opère quelquefois des miracles car certains boiteux retrouvent leur sveltesse au fond de la mer, sous les yeux incrédules de Kemal. Le comble est atteint lorsqu'un homme entièrement paralysé, une fois descendu dans son scaphandre qui ressemble à un « cadavre de tortue », marche sous les eaux... Le travail ne rapporte rien : « Nous hypothéquons nos maisons et tous nos biens, nous plongeons la mort dans l'âme, nous ramenons des éponges, et personne n'en veut. » Et, déconvenue suprême, les Grecs, qui les achètent, les revendent en Europe et en Amérique comme un produit hellène ! Kemal ne juge pas, il écoute et saisit la complexité des situations. Il réussit à faire parler ses interlocuteurs et restitue leurs contradictions : « La vie en mer, c'est la mort » mais « Cette maudite mer, monsieur,

c'est comme une drogue. Si tu pouvais voir le fond de la mer ! ».

Il n'y a pas que des drames. Les moments d'allégresse, comme l'arrivée en masse d'un poisson local, le tassergal, qui tapisse le fond de l'eau et révolutionne Istanbul, sont chantés. Il est impossible de trouver un esquif à louer, même à prix d'or, Kemal, cependant, parvient à s'embarquer avec des pêcheurs. Le lyrisme de ses romans n'est jamais loin :

« La corne d'or, qui, d'ordinaire, répand son odeur âcre et ressemble à une grotte sombre et effrayante, est constellée des lumières de milliers de barques de pêcheurs. Ce n'est plus la Corne d'or, c'est autre chose, un monde scintillant. On dirait qu'on a pris les étoiles du ciel pour les étaler à la surface de l'eau... »

La grande misère de la Turquie est, cependant, la toile de fond. Le reportage « Pourquoi viennent-ils ? » met en scène un usager d'un autobus d'Istanbul excédé par la présence des « paysans » : « Autrefois, Beyoglu était un véritable défilé de mode, mais ces paysans ignares sont arrivés. Ils ne savent même pas marcher convenablement. On dirait des blocs de pierre. Et ils sont tout crasseux. » Une bagarre risque d'éclater. Kemal descend du véhicule avec les « paysans » qui ne le sont plus guère. L'un travaille depuis plusieurs années dans une briqueterie, les autres pavent les trottoirs. Le plus jeune a même quitté le village, le lendemain de ses noces... Kemal trouve les mots justes : « Istanbul tout entier déborde de l'angoisse de ceux qui cherchent du travail et de la joie de ceux qui en ont trouvé. » Là encore, l'écrivain écoute. L'exil est pesant : « Maudite soit l'absence. On quitte les siens, et puis on chante... » Nonobstant, la conscience d'un impossible retour dans une campagne sans avenir s'installe vite. Les tracteurs ont rendu inutile la main-d'œuvre et le climat social des villages s'est détérioré à tel point qu'il devient plus pesant que celui de la ville. La fierté d'appartenir à la prestigieuse cité compense la médiocre situation : « Il faut vous dire, cher monsieur, qu'on a inventé le bidonville. Chacun installe sa femme et enfants dans une baraque et dit : "Je suis d'Istanbul". »

Se prenant au jeu du journalisme d'investigation, Kemal se fait passer pour un chef contrebandier d'Adana qui n'a pas eu de chance et cherche des « associés » à Gaziantep, à la frontière syrienne. La soie, la pistache, les vestes passent illégalement. Il apprend les manières de se déguiser et – retour à l'épopée – essuie les coups de feu des soldats alors qu'il franchit la

frontière à cheval, au grand galop, avec ses « associés ». Ils ont été trahis ; un vieux contrebandier assagi l'avait averti : « Tu crois qu'on peut courir sur le fil du rasoir. »

Écologiste avant la lettre, Kemal clame son indignation. La lagune, sur la côte nord de la mer de Marmara, atrocement souillée, est devenue pestilentielle. Le béton s'installe partout. Il lui préfère, à tout prendre, la poésie du... bidonville qui garde la marque du génie créateur. Les cages à lapins ne pouvant que « pourrir le cœur de l'homme ». Le pire, cependant, est l'anéantissement programmé de la forêt par la destruction des écorces ou par le feu. Des incendies monstres, du côté d'Antalya, éclatent à plusieurs endroits, en même temps... Kemal mène l'enquête, brusque quelque peu ses interlocuteurs qui lui mentent, et apprend que les paysans brûlent les arbres pour récupérer de maigres lopins qui produiront pendant quelques années... avant que les pluies de montagnes n'aient raviné l'endroit, laissant la roche à nu ! Seuls subsistent les arbres aux pieds desquels est enterré un saint homme. La coutume veut que l'on y accroche des fragments de vêtements. Un responsable forestier a l'idée de nouer une multitude de petits chiffons aux arbres, et sauve ainsi tout un coin de forêt. L'écrivain est en colère contre les pyromanes mais lorsqu'il les rencontre, en sandales, ignorant les vêtements manufacturés, habitant des masures, les mains rendues difformes par l'arrachage des racines, il comprend. Leur désespoir est immense car ils ont parfaitement conscience de passer leur vie à s'échiner à détruire la forêt pour aménager des champs qui disparaissent.

L'ennemi, c'est la peur. « Si la plupart des humains n'étaient pas des animaux terrorisés, le monde ne serait pas aussi infâme » lui dit un humble. C'est sans doute pourquoi Kemal ne manque jamais de suggérer une certaine grandeur des hommes face à l'adversité, même chez les moins recommandables. Son travail journalistique explique finement la complexité des situations qu'il s'applique à vivre. Et la littérature est bien présente comme lorsqu'il médite sur les nuits : « L'espèce humaine a sa vie nocturne. Pourquoi, dans ces conditions, n'a-t-on pas donné de nom aux nuits ? », ou lorsqu'il croit voir une ville inconnue aux milliers de fenêtres alors que ses phares illuminent les yeux d'un gigantesque troupeau de chèvres.

Kemal assume pleinement : « Le reportage est sans conteste de la littérature. » Il ajoute : « Si le journalisme, au niveau mondial, avait accordé autant d'importance au reportage qu'à l'information, la représentation de notre monde et de notre époque s'en serait déjà trouvée modifiée. Et peut-être que le reportage nous aurait permis de croire en un monde meilleur, plus heureux, et même de lui faire franchir un pas dans ce sens... » Ainsi, le reportage se confond-il allégrement avec la nouvelle. On se dit, en refermant l'ouvrage que cette manière de faire du journalisme pourrait rendre des services aujourd'hui... Terminons donc par un coup de chapeau à la maison d'édition « Bleu autour » qui effectue un travail remarquable en faveur de la littérature turque et lui donne ainsi toute la place qu'elle mérite. |